ズーム

ZOOM JAPON

www.zoomjapon.info

gratuit numéro 124 - octobre 2022

Voyage

Le Japon de l'envers

Gianni Simone pour Zoom Japon

ÉDITO **Bienvenu(e)**



A l'heure où nous écrivons ces lignes, rien n'a encore été confirmé officiellement, mais il semble bien acquis que le Japon, après deux ans et demi de quasi fermeture au tourisme, va enfin rouvrir ses frontières sans condition dès le mois d'octobre. Même si la pandémie n'est pas terminée, les autorités estiment que la situation économique du pays nécessite une bouffée d'oxygène que seuls les visiteurs étrangers pourront amener. Sans concertation avec les responsables politiques japonais, *Zoom Japon* avait programmé pour son 124e numéro un dossier consacré à la découverte de régions jusque-là souvent négligées par les touristes. Nous espérons que ces pages alimenteront votre envie de partir en voyage dans l'Archipel.

La rédaction
courrier@zoomjapon.info

Le regard d'Eric Rechsteiner

Arrondissement de Meguro, Tôkyô



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

"On ne protège pas la paix avec des armes!" "Protégeons l'article 9 de toutes nos forces!" "Non aux funérailles nationales". Pour cette représentante du Parti communiste, il s'agit de tenir un discours clair distinct de celui du gouvernement. En effet, les responsables au pouvoir souhaitent une révision de la Constitution pacifiste de 1947, sont favorables à l'accroissement du budget militaire et soutiennent l'organisation de funérailles nationales en faveur d'Abe Shinzô assassiné en juillet.

90 526 **Tel est le nombre actuel de personnes ayant plus de 100 ans au Japon. Un chiffre en augmentation de 5 % par rapport à l'année précédente. A titre de comparaison, les Etats-Unis comptent 97 914 centenaires, sur une population de plus de 200 millions d'habitants. La doyenne des Japonais a 115 ans et vit à Ôsaka.**

ÉCONOMIE **Un nouveau déficit record**

Avec un déficit de plus de 2800 milliards de yens (19,7 milliards de dollars) en août, le commerce extérieur est en panne et compromet un peu plus la reprise économique d'autant que la faiblesse du yen renchérit le coût des importations. Celles-ci ont augmenté de près de 50 % par rapport à août 2021 et concernent essentiellement des produits énergétiques.

POLITIQUE **Kishida n'a plus la cote**

Même si son parti a remporté les élections sénatoriales en juillet, le Premier ministre Kishida ne séduit plus les Japonais. Selon un sondage de l'agence de presse Jiji réalisé le 15 septembre, sa cote de popularité est tombée à 32,3 %, soit 12 points de moins que le mois précédent. Et pour la première fois, son taux de désapprobation (40 %) dépasse celui de son soutien à la tête du gouvernement.



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION



Gianni Simone pour Zoom Japon

Enveloppées dans leur robe couleur tarako *(œufs de morue), les rames KiHa fleurent bon l'ère Shôwa.*

En route pour l'autre Japon

Alors que le Japon s'apprête à rouvrir ses frontières aux touristes, nous vous entraînons vers des lieux méconnus.

Voyager pendant une pandémie est censé être dangereux. A moins que vous ne choisissiez de sortir des sentiers battus. C'est ce que j'ai entrepris l'année dernière lorsque j'ai repris mon tour du Japon (voir *Zoom Japon* n°113, septembre 2021). La première partie de mon projet s'étant terminée à Hiroshima à l'approche d'un typhon géant, j'ai cette fois pris la direction de la préfecture de Shimane et suivi la côte ouest, loin des lieux touristiques traditionnels. Et quelle meilleure façon de le faire que de se balader en train dans la région de San'in.

Pour certaines personnes, le chemin de fer qui sillonne la côte de la mer du Japon est un peu une blague. Vous savez, ces convois machos de dix voitures qui, lorsqu'ils défilent devant vous, semblent interminables, comme le cuirassé de Dark Vador ? Les trains qui, lorsqu'ils ne s'arrêtent pas à votre station, passent en trombe et disparaissent en créant un tel tourbillon qu'ils vous font presque tomber et aspirent l'air de vos poumons ? Aucune chance ici. Ces lignes de l'arrière-pays ne semblent être équipées que de trains semblables à des jouets. Les trains composés d'une seule rame sont assez courants et même les trains les plus longs ne comportent que trois voitures. Ah, et beaucoup d'entre eux indiquent *"wanman"* (One man) ce qui signifie qu'une seule et même personne est à la fois chargée de conduire et de contrôler les titres de transport, comme dans un bus. On s'attend presque à voir un bouton ou une clé géante installés à l'arrière du train comme s'il s'agissait d'un jouet à remonter.

Cette impression est encore renforcée par le fait que certains de ces trains sont entièrement décorés de personnages de mangas et d'anime. Après tout, Tottori est une "préfecture manga" autoproclamée grâce aux deux musées consacrés respectivement à MIZUKI Shigeru *(Kitaro le repoussant)* et à AOYAMA Gôshô *(Détective Conan)*. Le premier musée est situé à Sakaiminato, le second à Hokuei, en pleine campagne (voir *Zoom Japon* n°77, février 2018). Par ailleurs, TANIGUCHI Jirô y est né et y a planté le décor de plusieurs de ses récits (voir *Zoom Japon* n°47, février 2015).

Comme beaucoup de ces lignes ne sont pas électrifiées, les trains sont constitués d'anciennes rames diesel de la série KiHa 40, fabriqués par les défunts Chemins de fer nationaux japonais (JNR) entre 1977 et 1982 (voir *Zoom Japon* n° 121, juin 2022). Il n'y a pas si longtemps encore, on pouvait voir ces voitures populaires

dans tout le pays. Depuis la seconde moitié des années 2000, elles ont été de plus en plus remplacées par de nouvelles voitures diesel, mais on les voit toujours dans les préfectures de Shimane et de Tottori. Leur peinture diffère selon les régions, mais les KiHa 40 et 47 de la ligne principale de San'in arborent souvent leur couleur d'origine, le *tarako* (œufs de morue), une nuance particulière de rose, qui donne immédiatement une impression nostalgique de l'époque de Shôwa (1925-1989).

Ces trains sont incroyablement lents, ce qui peut être une source de frustration sans fin. Mais si vous voyagez pour le plaisir, cette ligne passe par de nombreux endroits intéressants. Après avoir quitté la ville de Matsue (voir *Zoom Japon* n°97, février 2020), le train traverse d'interminables rizières, mais dès qu'il entre dans Tottori, la mer du Japon commence à vaciller sur la gauche, révélant de petits ports et des villages de pêcheurs célèbres pour leurs crabes. Puis, lorsque le train atteint Amarube, dans la préfecture de Hyôgo, de nombreux passagers sont susceptibles de descendre. La gare elle-même est plutôt banale, mais les touristes et les fans de train viennent pour voir ce qui se trouve au-delà, le viaduc d'Amarube. La montagne derrière la gare constitue en ce sens un point idéal d'où l'on peut prendre des photos du pont.

La structure d'acier originale était encore plus populaire. Achevée en 1912, elle mesurait près de 42 mètres de haut et ses 11 supports et sa couleur rouge-brun en faisaient un lieu touristique populaire.

Cependant, une tragédie s'est déroulée en décembre 1986 lorsqu'un train qui circulait à vide a été surpris par des vents violents. Les sept voitures ont été emportées par le vent, tuant le conducteur et cinq femmes travaillant dans une usine de transformation du poisson située sous le pont. Enfin, en 2010, un nouveau pont en béton a remplacé l'ancienne structure en acier.

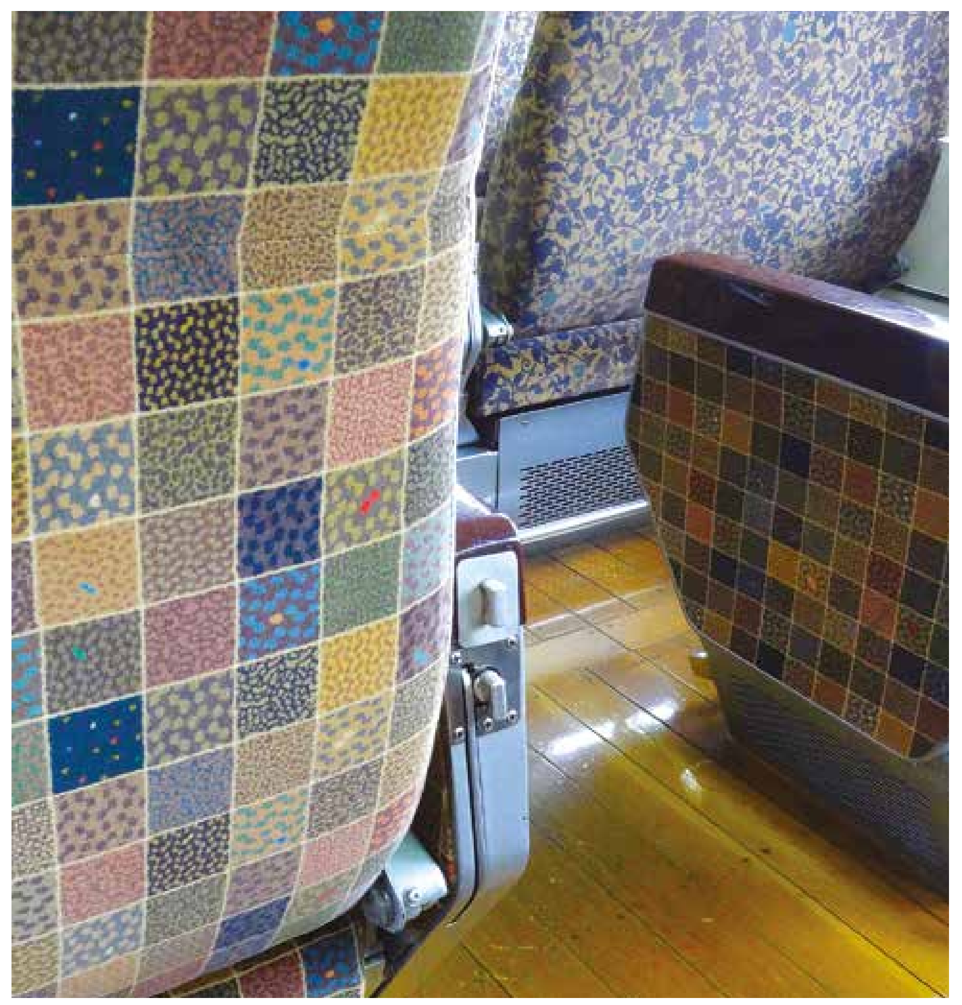
Après avoir traversé le pont branlant, la ligne principale de San'in atteint Kinosaki Onsen, une ville de sources chaudes très célèbre dont l'histoire remonte à 1300 ans. Si vous êtes trop occupé ou timide et que vous n'avez pas envie de vous baigner avec d'autres personnes nues, vous pouvez toujours opter pour le téléphérique, qui se trouve à environ 20 minutes de la gare. À une altitude de 231 mètres, vous pouvez voir Kinosaki à vos pieds et la mer du Japon en arrière-plan.

Un voyage le long de cette route vous donne l'impression que l'agriculture japonaise est bien vivante. Malheureusement, ce n'est qu'une illusion. D'après les chiffres officiels, le secteur agricole se contracte progressivement, car tous les jeunes se rendent dans les grandes villes à la recherche de distractions et de salaires décents. Mais au moins, cette partie du pays semble prospérer. La mer de riz vert vif est parfois interrompue par des taches d'un blanc pur. Effrayée ou simplement agacée par le passage du train, chaque tache déploie ses ailes et un magnifique héron prend son envol, pour se poser à nouveau quelques mètres plus loin.

Après avoir longé la magnifique rivière Maruyama, le train atteint finalement Toyooka et la fin de la ligne principale de JR San'in. Toyooka est probablement la plus grande ville de la région, ce qui ne veut pas dire qu'elle est grande. Elle semble simplement plus grande, rouillée et laide, avec des nuances de désespoir tranquille. Si vous souhaitez poursuivre votre voyage vers le nord, vous serez dirigé vers une ligne encore plus petite, si vous pouvez imaginer une telle chose. Le quai de la ligne Miyatoyo de la compagnie Kyoto Tango Railway est caché dans un coin presque invisible, tout au bout du quai de la JR. On ne peut s'empêcher de penser à la plate-forme secrète 9 3/4 de Harry Potter. Il a l'air misérable, avec son bureau minuscule. Mais la dame enjouée du guichet est sympathique et serviable. Et le train… Oh là là… La Kyoto Tango Railway s'est surpassée. L'intérieur de ce train, composé d'un seul wagon, est d'une élégance à faire pâlir de honte la plupart des autres trains : toutes les quatre rangées de sièges sont drapées de tissus à motifs différents, dont des rayures et des fleurs. Mon siège était le meilleur du lot, un motif à carreaux où chaque carré était différent. On pourrait croire que c'est le bazar, mais la palette de couleurs dans toute la voiture se limite à différentes nuances de brun, avec quelques verts et bleus pour ajouter un peu de mouvement. Ai-je mentionné que cette beauté a un plancher en bois ? C'est un train d'une grande finesse. Ce pourrait être l'atmosphère raffinée et discrète ou le paysage mélancolique que le train traverse, mais j'ai été temporairement transporté dans les îles britanniques.

En fin de compte, voyager le long de la mer du Japon est très amusant. On peut voir de minuscules gares improbables, pleines de décorations et de panneaux bizarres, la magnifique campagne profonde et les villages pittoresques qui font face à des criques rocheuses ou qui se trouvent au fond d'une vallée étroite. Il suffit de s'asseoir, de se détendre et de profiter de la lenteur du train en grignotant un *onigiri* ou en se régalant d'un *ekiben* (voir *Zoom Japon* n°34, octobre 2013).

Gianni Simone



Gianni Simone pour Zoom Japon

A bord du train de la compagnie Kyoto Rango Railway, les fauteuils sont bigarrés.

TOTTORI La femme des sables toujours là

En se rendant sur les célèbres dunes de Tottori, on ne peut échapper au souvenir du roman d'ABE Kôbô.

Un homme seul, avec un sac à dos et un long bâton, escalade une dune de sable abrupte. Il traverse un paysage désertique sous un soleil de plomb, à la recherche d'insectes exotiques. Tel est le début de *La Femme des sables* (*Suna no onna,* 1964), le film le plus célèbre de TESHIGAHARA Hiroshi tourné dans la préfecture de Tottori.

Le Japon compte trois autres lieux similaires, à savoir les dunes de sable de Nakatajima à Hamamatsu, Shizuoka, Kujûkurihama à Chiba et Sarugamori à Aomori. Ce dernier est interdit aux touristes car il est utilisé par l'armée comme champ de tir. Cependant, ces endroits ressemblent davantage à de grandes plages et leurs dunes ne dépassent pas quatre mètres de haut. Seules les dunes de Tottori défient la réalité.

La zone des dunes ne s'étend en fait que sur 2,4 kilomètres, coincée entre la mer et une zone de collines vertes. Mais la présence du Horseback - une dune géante de 47 mètres de haut – contribue à lui donner cette atmosphère désertique. Si vous arrivez très tôt le matin, vous pouvez voir les ondulations uniques du sable formées par le vent avant qu'elles ne soient piétinées par les touristes. Et si vous faites abstraction du vert et de la mer, (et utilisez un casque ou des bouchons d'oreille pour couper le bruit des vagues), vous pouvez même avoir l'impression d'être dans le Sahara – enfin presque.

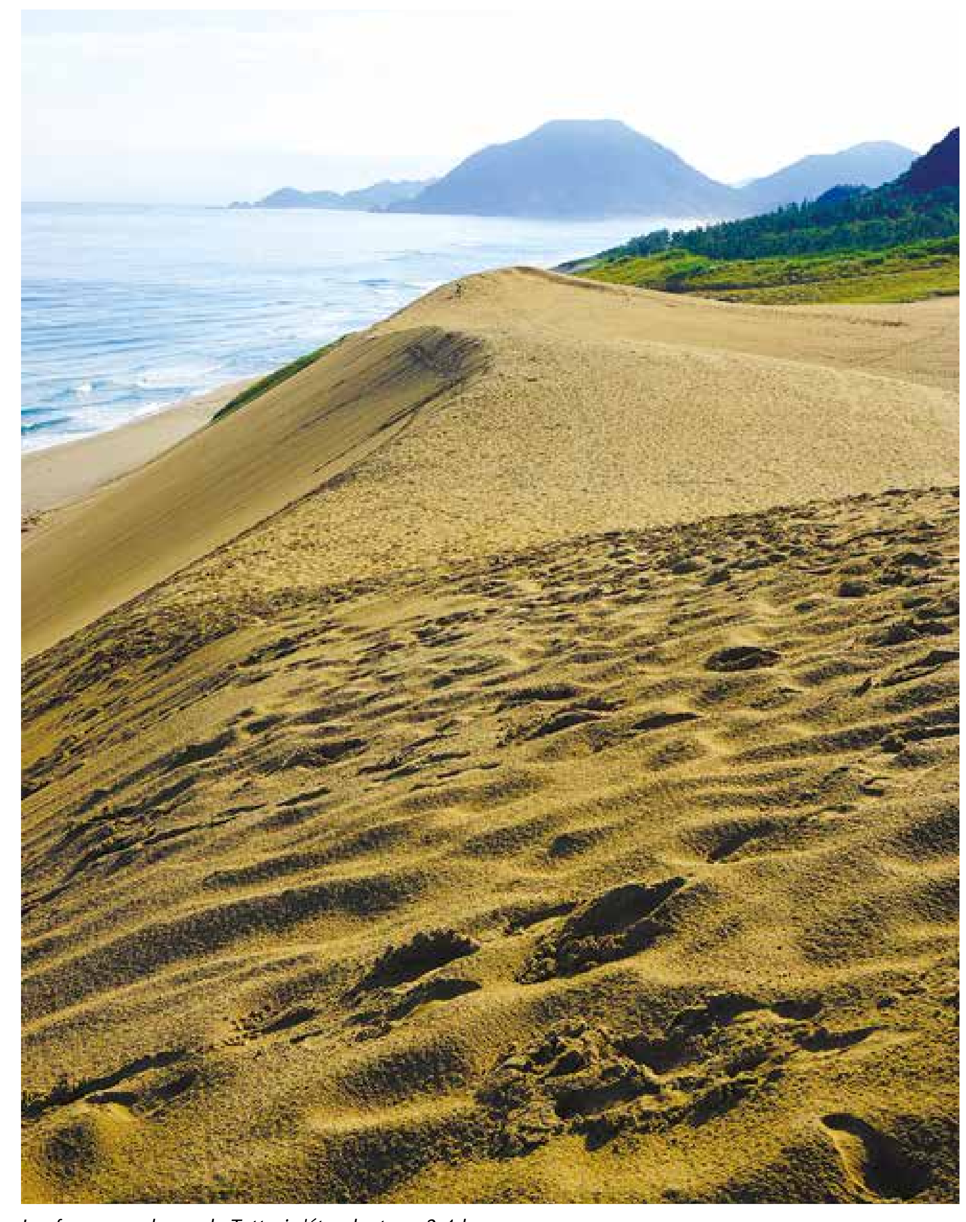
Malheureusement, il avait plu la nuit précédant ma visite, et au lieu du désert, j'ai trouvé un immense terrain de sable. On aurait dit qu'un géant avait joué sur la plage, faisant des monticules de sable au lieu de châteaux. C'est tout de même impressionnant, mais pas vraiment exotique. D'un autre côté, les fortes pluies avaient formé une sorte d'oasis en dessous du Horseback sous la forme d'un joli petit étang qui reflétait le bleu du ciel.

Les dunes de sable de Tottori ont inspiré de nombreux artistes, dont deux photographes : UEDA Shôji (voir *Zoom Japon* n°65, novembre 2016) dont les photos en noir et blanc austères de personnes posant parmi les dunes nous rappellent les œuvres surréalistes de Magritte, et SHIOTANI Teikô qui préférait prendre des photos brumeuses et vaporeuses qui ressemblaient aux œuvres d'un peintre.

Mais dans cet article, nous allons parler de *La Femme des sables*, long-métrage dans lequel le sable est partout – il colle à la peau des deux protagonistes, pénètre dans chaque fissure et fente et corrode chaque surface – et peut être considéré à juste titre comme l'un des protagonistes de l'histoire. Le film s'ouvre sur un gros plan d'un grain de sable aussi gros qu'un rocher. Suivent plusieurs grains de la taille d'un diamant, puis des milliers, des millions, le vent faisant onduler la surface d'une dune comme si elle était faite d'eau. Comme l'a écrit le critique de cinéma Roger Ebert, le sable n'avait jamais été photographié de la sorte.

L'histoire décrite dans le film de TESHIGAHARA a été écrite en 1962 par ABE Kôbô, l'un des écrivains les plus originaux du XXe siècle, sorte de Franz Kafka japonais, qui s'est spécialisé dans les portraits cauchemardesques d'individus pris dans les rouages insondables de la société moderne. Dans ce cas précis, la victime est Junpei, un professeur d'école et entomologiste amateur venu dans les dunes à la recherche de bestioles intéressantes. Junpei est attiré par les villageois locaux pour passer la nuit dans une maison délabrée au fond d'une fosse de sable, pour réaliser avec horreur, le lendemain matin, qu'il a été piégé. Sans aucun moyen de s'échapper, il est contraint d'aider la seule femme qui vit dans la maison à pelleter des quantités infinies de sable pour empêcher les dunes en mouvement constant de détruire l'endroit, puis le village tout entier.

Certes, cette explication semble plutôt illogique. Le décor lui-même est irréel. Comme le cinéaste l'a expliqué, le sable ne peut pas s'élever



Gianni Simone pour Zoom Japon

Les fameuses dunes de Tottori s'étendent sur 2,4 km.



Gianni Simone pour Zoom Japon

Une photo à la manière d'Ueda Shôji.

dans des parois abruptes comme celles des côtés de la fosse, et son équipe a trouvé qu'il était physiquement impossible de créer un angle de plus de 30 degrés. Mais ces détails ne sont pas importants. Comme dans les histoires de Kafka, le sable, les villageois et la situation difficile de Junpei ne servent qu'à parler d'autre chose. Ce qui est formidable dans le roman existentiel d'Abe, c'est qu'il échappe à toute interprétation simpliste et refuse d'offrir une réponse directe. La fin elle-même (que je ne dévoilerai pas ici) continue de laisser perplexes les lecteurs et les critiques.

Certains pointent du doigt les échecs de la société japonaise d'après-guerre, fondée sur le sacrifice de l'individu pour le bien commun. Devons-nous continuer à pelleter du sable toute notre vie ? Pourquoi persévérons-nous dans ce cycle sans fin de travail, de nourriture, de sexe et de sommeil, en endurant toutes sortes de stress et de souffrances ? Il faut cependant souligner que, pendant des décennies après la Seconde Guerre mondiale et jusqu'à l'éclatement de la bulle économique à la fin des années 1980, des millions d'hommes et leurs familles ont adopté ce mode de vie parce qu'il leur garantissait un statut social et une sécurité financière. Ce n'est qu'aujourd'hui, après la crise sociale à la fin de la dernière décennie du XXe siècle, que les jeunes générations semblent rejeter cette mentalité et tenter de trouver un meilleur équilibre entre vie et travail.

Selon d'autres commentateurs, cette sombre histoire met en lumière le sort des *burakumin*, une caste inférieure historiquement discriminée en raison des emplois occupés (bouchers, tanneurs et bourreaux). Comme l'écrit l'auteur David Mitchell dans l'introduction de l'édition anglaise du roman, les villageois, comme les *burakumin*, vivent en marge de la société et survivent à peine en vendant du sable pour la construction. Ils doivent le vendre à bas prix car il est trop salé pour répondre aux normes de construction.

Junpei, qui est un enseignant de la ville, se moque d'abord de leurs habitudes et considère la femme avec laquelle il doit partager le toit comme une simplette naïve, mais il finit par considérer la situation qui lui a été imposée – son existence simple, presque animale, fondée sur quelques actes élémentaires répétés jour après jour – comme préférable aux complexités et aux compromis de la vie moderne.

En même temps, il finit par sympathiser avec les villageois lorsqu'il se rend compte qu'ils sont les véritables victimes. Après tout, comme l'expliquent ces derniers, le gouvernement les a abandonnés et n'a pas réussi à soulager le village de pêcheurs autrefois prospère des dégâts causés par le sable.

Ce qui est extraordinaire avec *La Femme des sables*, c'est que, loin d'être daté, le livre (comme le film) s'adapte sans cesse à l'évolution des époques et accueille des interprétations toujours nouvelles. Dans le Japon du XXIe siècle, les problèmes de Junpei et des villageois représentent la menace de la nature, le dépeuplement irrépressible de vastes régions du Japon, l'effondrement des communautés rurales et de pêcheurs, les disparités croissantes entre les grandes villes et les petites villes et l'augmentation des logements vacants. *La Femme des sables* aurait pu être écrit il y a six ans au lieu de 60.

Heureusement, par un matin ensoleillé d'août, les dunes de Tottori ne semblent pas aussi menaçantes que dans le film de Teshigahara. Au contraire, ce sont les dunes elles-mêmes qui sont en danger. En effet, la zone est touchée par l'érosion côtière et ne cesse de diminuer depuis la fin de la guerre en raison des activités humaines. Espérons que les plans élaborés par les autorités locales suffiront à préserver cette merveille naturelle du Japon.

G. S.

CURIOSITÉ **Tango, incroyable péninsule**

Face cachée de Kyôto, cet endroit pas toujours facile d'accès réserve de bien belles surprises.

La côte de la mer du Japon n'est pas exactement un endroit mémorable. Ses nombreuses criques, ses simples plages de sable et ses étendues de côtes accidentées possèdent une certaine beauté discrète, mais peu de gens traversent le Japon pour les voir. Les dunes de sable de Tottori constituent une exception notable. Une autre est la péninsule de Tango, également connue sous le nom de "Kyôto sur mer". Ce surnom peut paraître étrange, mais la préfecture de Kyôto s'étend jusqu'à la côte ouest du Japon, et c'est ici que l'on trouve deux endroits uniques en leur genre.

Amanohashidate (voir la photo de couverture) est un banc de sable de 3,6 kilomètres de long qui sépare la baie de Miyazu de la mer intérieure d'Aso. Dans un Japon fou de classements, il est considéré comme l'un des trois sites les plus pittoresques de tout l'archipel (les deux autres étant la baie de Matsushima à Miyagi et Miyajima à Hiroshima), ce qui signifie qu'il attire un flux constant de touristes.

Cet impressionnant banc de sable est apparu il y a environ 6 000 ans, lorsque le niveau de la mer a augmenté et que des bancs de sable ont commencé à se former sur le fond marin. Ensuite, une grande quantité de sédiments s'est écoulée dans la baie de Miyazu suite à un tremblement de terre survenu il y a environ 2 200 ans. Plus régulièrement, la rivière Noda transporte une quantité constante de sable et de gravier qui entre en collision avec le courant océanique.

Ces dernières années, le banc de sable a été menacé de rétrécissement et de disparition en raison de l'érosion due à un changement du courant océanique dans la baie. Afin d'éviter ce qui serait un événement catastrophique pour l'industrie touristique locale, les autorités ont installé plusieurs petites digues de sédimentation sur sa droite.

La plupart des voyageurs, après être descendus à la station Amanohashidate, prennent le monorail qui monte sur le mont Myôken jusqu'à View Land, un petit parc d'attractions d'où ils ont une belle vue panoramique sur le banc de sable en forme de lame qui traverse la baie et s'étend à l'horizon. De là-haut, le banc de sable semble vert car il est presque entièrement recouvert de milliers de pins.

L'autre raison de monter à View Land est d'assister à la performance des touristes qui font le *mata nozoki*, c'est-à-dire se tenir près du bord, dos à la mer, en écartant les jambes puis en se penchant en avant et en sortant la tête d'entre les jambes. Vu à l'envers, le banc de sable ressemble à un pont flottant dans le ciel (c'est ce que signifie Amanohashidate). Ou à un dragon s'élevant dans le ciel. Enfin, c'est ce qu'on dit.

Selon la mythologie, lorsque Izanagi et Izanami (les légendaires créateurs de l'archipel japonais) sont nés, ils se sont tenus sur le pont flottant et ont abaissé la lance céleste dans la mer. Lorsqu'ils l'ont soulevée, les gouttes qui tombaient se sont empilées pour former une île.

Au-delà de la mythologie, Amanohashidate a commencé à être reconnu comme un lieu de beauté scénique au début du VIIIe siècle, tandis qu'en 1643, l'écrivain et philosophe HAYASHI Shunsai a commencé à chanter les louanges de Matsushima, Miyajima et Amanohashidate.

Visiter en été offre le plaisir supplémentaire de se baigner dans ces eaux. En effet, le côté droit du banc de sable possède une longue et belle plage et la mer y est idéalement calme. Méfiez-vous simplement de la foule, car les hordes de touristes sont plus nombreuses que ne le montre la vue depuis la colline. Sinon, vous pouvez opter pour une promenade partielle ou totale le long du banc de sable, en vous abritant à l'ombre des pins d'un vert profond.

L'autre joyau de Tango se trouve plus loin sur la péninsule et ne peut être atteint qu'en voiture ou en empruntant l'un des bus peu fréquents. En effet, le littoral escarpé empêche toute ligne de train de s'y aventurer et n'a permis que la construction d'une route étroite improbablement coincée entre la mer et la montagne.

Si la péninsule semble plutôt inaccessible depuis le reste du Japon, elle constituait autrefois un important point de contact entre le comté impérial de Kyôto et la Chine. Pendant la période Asuka (592-710), Tango est devenu un centre de commerce international actif et c'est dans un tumulus local que les archéologues ont déterré le plus ancien miroir chinois en cuivre jamais trouvé au Japon, daté de 235 après J.-C.

Au Japon, la vie au bord de la mer signifie flirter avec le désastre en raison de la menace constante de tremblements de terre et de tsunamis. Cependant, l'embouchure de la petite crique où se trouve Ine est orientée vers le sud, loin de la haute mer, et une île bloque presque entièrement l'embouchure de la baie, agissant comme un brise-lames naturel. En outre, la différence entre les marées hautes et basses est d'environ 50 cm par an. Tous ces facteurs contribuent à la sécurité du port.

Cette géographie fortuite a permis aux pêcheurs locaux de construire des hangars à bateaux habitables directement au-dessus de l'eau depuis le début du XVIIIe siècle. Aujourd'hui, 238 hangars à bateaux, ou *funaya*, comme on les appelle, sont répartis le long des cinq kilomètres de rivage, et une visite en bateau permet d'apprécier l'ingéniosité des pêcheurs et de découvrir l'histoire d'Ine.

Tous les *funaya* ont été construits selon un modèle commun, mais chacun d'entre eux est légèrement différent. Ils se composent d'une zone de débarquement, d'un entrepôt et d'un atelier au premier étage, et de quartiers d'habitation au deuxième étage. Environ 90 % des bâtiments ont été construits avec le pignon orienté vers la mer, et le plancher du premier étage est incliné pour que les bateaux puissent être hissés. L'atelier du premier étage est utilisé pour la préparation de la pêche, l'entretien des bateaux et des engins de pêche, le séchage du poisson, le stockage des produits agricoles, etc. La base et les piliers sont faits de castanopsis, une sorte de bois semblable au châtaignier, tandis que les poutres sont faites de rondins de pin.

Comme de nombreux autres villages, la population d'Ine vieillit et diminue progressivement. Jusqu'au milieu des années 1950, elle oscillait autour de 7 000 à 8 000 habitants, mais depuis les années 1960, elle a diminué à un rythme de plus en plus rapide. Selon le recensement de 2010, par exemple, 2 412 personnes y vivaient. En 2022, elles n'étaient plus que 1 984.

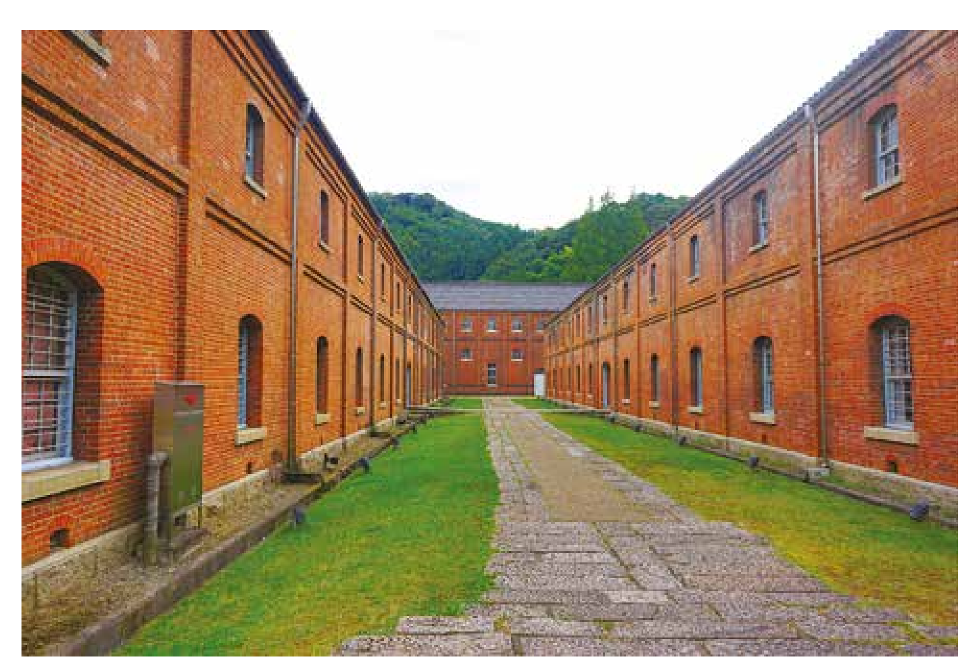
Ironiquement, cette crise démographique a coïncidé avec un intérêt accru des médias et un essor remarquable du tourisme. Tout a commencé en 1982 lorsque YAMADA Yôji a choisi le lieu pour tourner quelques scènes du vingt-neuvième volet de la série *Otoko wa tsurai yo* [C'est dur d'être un homme] avec l'inénarrable Tora-san (voir *Zoom Japon* n°116, décembre 2021). Dix ans plus tard, il a servi de lieu de tournage au cinquième épisode de la série cinématographique *Tsuribaka Nisshi* [Journal d'un dingue de la pêche] réalisé par KURIYAMA Tomio et écrit par YAMADA Yôji. Plus récemment, en juillet 2005, Ine a été sélectionné comme district de préservation important en raison de ses habitations traditionnelles, devenant ainsi le premier village de pêcheurs au Japon à recevoir cette distinction.

Grâce à cela, des centaines de milliers de touristes visitent Ine chaque année pour admirer le paysage, goûter le poisson local et passer une nuit dans l'un des nombreux *funaya* transformés en auberges traditionnelles.

G. S.

HISTOIRE **Maizuru : des briques au curry**

Base navale de premier plan, la cité portuaire est imprégnée par la présence de la marine depuis plus d'un siècle.



Gianni Simone pour Zoom Japon

Maizuru reste aujourd'hui un centre opérationnel pour les forces d'autodéfense maritimes.



Gianni Simone pour Zoom Japon

Symboles de la modernisation du Japon à la fin du XIXe siècle, les briques y sont omniprésentes.

Kyôto possède un autre site maritime digne d'intérêt : Maizuru. Son nom signifie "la grue dansante" et, en effet, la ville est pleine de grues, même s'il ne s'agit pas de ces majestueux oiseaux. En fait, l'histoire de Maizuru a été façonnée par son port et son chantier naval, et aujourd'hui, la ville est un quartier général important de la Force maritime d'autodéfense du Japon.

Je suis arrivé à Maizuru un dimanche et les grues ne dansaient pas. Lorsque j'ai visité Kure (voir *Zoom Japon* n°110, mai 2021), une autre base navale importante près de Hiroshima, elle était bondée de touristes et de passionnés de l'armée, je m'attendais donc à voir beaucoup de visiteurs. Maizuru, après tout, a sa part d'architecture de guerre et de musées d'histoire. Au lieu de cela, la ville était pratiquement déserte.

Maizuru se compose de deux parties, Nishi-Maizuru et Higashi-Maizuru, et occupe un vaste territoire le long d'une baie isolée. Cependant, le côté Higashi (Est) est de loin le plus intéressant, c'est donc là que je me suis rendu. Je me suis enregistré dans un hôtel près de la gare, j'ai déposé mon sac à dos et je me suis dirigé vers le port.

À la fin du XIXe siècle, la marine impériale japonaise a reconnu l'importance stratégique de Maizuru et son potentiel en tant que port militaire pour les opérations dans la mer du Japon, où le pays fait face à la Chine, à la Corée et à la Russie. La baie de Maizuru convenait à un port militaire en raison de ses eaux calmes et de la possibilité d'y ancrer de nombreux navires. Son embouchure étroite donnait également au port un avantage naturel en le rendant facile à défendre. En 1889, la ville a été désignée comme le siège du quatrième district naval, son port a été dragué et des installations d'amarrage pour les navires de guerre ont été établies. Le premier commandant du district fut TÔGÔ Heihachirô qui, en 1905, remporta une victoire décisive sur la flotte russe à Tsushima pendant la guerre russo-japonaise.

L'arsenal a été créé en 1903 et s'est spécialisé dans la construction de petits navires comme les destroyers et les torpilleurs. Aujourd'hui encore, de nombreux navires de guerre appartenant à la Force maritime d'autodéfense du Japon y sont ancrés. Le port militaire est bien sûr interdit d'accès, mais certains des navires peuvent être observés de loin depuis les clôtures ou de près lors d'une visite en bateau de la baie. Bien que l'objectif initial du port ait été d'aider le pays dans son effort de guerre, sa place dans l'histoire est liée aux événements de l'après-guerre, lorsque Maizuru a accueilli environ 660 000 ressortissants japonais de l'étranger – en particulier des civils qui avaient émigré en Mandchourie dans les années 1930, lorsque le Japon avait été frappé par une récession, et des soldats qui, à la fin de la guerre, avaient été capturés par l'armée soviétique et envoyés dans des camps de travail en Sibérie.

A partir de septembre 1945, environ 6,6 millions de personnes ont été rapatriées des territoires que le Japon avait conquis pendant la guerre. A la fin de 1947, le rapatriement des districts militaires d'Australie, d'Asie du Sud-Est et de Chine était pratiquement terminé. Cependant, le rapatriement des soldats capturés par l'armée soviétique s'est avéré plus difficile. Pour faciliter le rapatriement, le gouvernement japonais a désigné 18 ports comme points d'entrée. A partir de 1950, cependant, Maizuru



Gianni Simone pour Zoom Japon

Le Shôeikan est le lieu incontournable pour se restaurer à Maizuru.

est devenu le seul port à conserver ce statut. Entre 1945 et 1958, la ville a reçu 346 navires transportant environ 660 000 personnes. Aujourd'hui, le musée du rapatriement raconte cette histoire à travers des milliers de lettres, de journaux intimes, de vêtements et d'objets de première nécessité. En 2015, 570 de ces objets ont été ajoutés au registre "Mémoire du monde" de l'Unesco.

Une femme, en particulier, est devenue un symbole de ces temps troublés. Il s'agit de madame HASHINO Ise dont le fils Shinji avait rejoint l'armée en Mandchourie en 1944. Elle était convaincue que son fils avait survécu à la guerre et, pendant des années, elle a continué à se rendre à Maizuru pour assister à l'arrivée des navires de rapatriement dans l'espoir de retrouver Shinji, même après que les autorités aient émis un certificat de décès en 1954.

Finalement, l'histoire de HASHINO-san a attiré l'attention et a été reprise dans de nombreux journaux. Elle est devenue célèbre sous le nom de *Ganpeki no Haha* (La mère du quai). Une chanson portant le même titre et interprétée par KIKUCHI Akiko en 1954 est devenue un énorme succès et s'est vendue à plus d'un million d'exemplaires. Une autre version a été enregistrée par FUTABA Yuriko en 1972, tandis que son histoire a fait l'objet d'un film en 1976 et d'un téléfilm en 1977. Elle est décédée en 1981 à l'âge de 81 ans sans jamais avoir pu revoir son fils.

Outre les installations portuaires et les musées, l'un des principaux points d'intérêt de Maizuru sont ses nombreux bâtiments en briques rouges. Construits entre 1901 et 1921 et utilisés à l'origine à des fins militaires, ils rappellent la modernisation rapide qui a eu lieu à cette époque. Après la guerre, ils ont servi d'entrepôts pour des sociétés privées. Sur les 12 bâtiments d'origine, huit ont été désignés biens culturels importants et cinq sont désormais ouverts au public.

Les vestiges de l'histoire sont visibles dans l'architecture et les caractéristiques extérieures des bâtiments. La peinture noire, par exemple, est visible à la base de certains bâtiments. Ils étaient peints en noir pour les camoufler en cas de raids aériens. Le plus grand, le bâtiment n° 5, a été construit avec environ 500 000 briques et abrite une énorme grue utilisée pour déplacer les torpilles qui y étaient stockées. Chaque bâtiment est légèrement différent. Parmi eux, vous trouverez des expositions, des cafés, des restaurants, des studios d'art et une boutique de souvenirs. Le bâtiment n° 5 est aujourd'hui une salle de réception pour les foires, les expositions et les mariages. Le World Brick Museum, situé dans le bâtiment n° 1, présente des briques du monde entier et des expositions sur la production de briques et les techniques de maçonnerie.



Gianni Simone pour Zoom Japon



La salle où l'amiral TÔGÔ Heihachirô venait manger.

A la fin de ma promenade, je suis retourné dans la rue principale pour dîner, mais tous les restaurants - du moins ceux qui avaient l'air suffisamment bons – étaient fermés. Je commençais à désespérer quand, à 50 mètres à peine au nord de mon hôtel, j'ai découvert un vieux bâtiment en bois, au toit de tuiles, grand et sombre, qui s'est avéré être un morceau d'histoire architecturale et gastronomique : le Shôeikan.

Maizuru étant depuis longtemps une zone portuaire, la région a développé une culture alimentaire unique basée sur la cuisine internationale privilégiée par la marine impériale pendant la période Meiji (par exemple, le ragoût de bœuf, le riz au poulet, le pudding, les gaufres). Le Shôeikan est un restaurant unique qui reproduit certaines des recettes les plus populaires de l'ancien *Grand livre de cuisine de la marine (Kaigun Kappôjutsu Sankôsho)*. Cet ouvrage a été publié en différentes éditions entre 1908 et 1938 et témoigne des nombreuses façons dont les chefs de la marine ont imaginé de créer des plats savoureux et rassasiants tout en tenant compte des exigences particulières de la vie sur un navire. Par exemple, les tendons de bœuf et les restes de poulet utilisés pour faire la soupe étaient bouillis avec la viande et utilisés comme base pour le curry afin de réduire les déchets. Les légumes étaient à l'origine coupés en gros morceaux en raison des courtes heures de travail, et différentes méthodes de cuisson étaient utilisées pendant la vie à bord d'un navire. Il contenait même des instructions sur la façon de préparer une boisson gazeuse au citron fabriquée par la Royal Navy pour prévenir l'apparition du scorbut chez les marins lors des longs voyages.

L'un des menus les plus populaires du Shôeikan est le curry et le riz de la marine. Comme le Japon du XIXe siècle était fortement influencé par la culture anglaise, le curry est devenu un plat populaire (voir *Zoom Japon* n°107, février 2021). Le curry du Shôeikan est composé de huit sortes d'épices. Il est intéressant de noter que l'ensemble comprend d'autres aliments que les chefs de la marine ont choisis en raison de leurs valeurs nutritionnelles : le riz d'orge, qui était consommé sur les navires pour prévenir le béribéri, et le lait pour compléter le régime des marins avec du calcium.

L'un des points forts de cet établissement est son architecture, notamment son magnifique bâtiment annexe, construit à l'origine en 1897 comme auberge de la marine. Si vous faites une réservation, il vous sera possible de déguster votre repas dans le même espace où l'amiral Tôgô s'asseyait.

G. S.

AVENTURE A Tôjinbô, attention à la marche

Les célèbres falaises sont le théâtre de nombreux suicides, mais leur beauté est saisissante de vie.

Quand je suis sorti de mon hôtel à Maizuru, j'ai été accueilli par le son assourdissant des cigales. Comme le chœur sinistre d'une tragédie grecque, elles me mettaient en garde contre les dangers à venir. Cela peut sembler exagéré, mais l'endroit vers lequel je me dirigeais avait déjà été témoin de nombreux décès. Tôjinbô a la chance de posséder un bel exemple de côte volcanique déchiquetée, sans doute l'une des plus belles de tout l'Archipel. Elle figure également en bonne place sur la liste des endroits les plus courus pour mettre fin à ses jours. Les Japonais ont la manie de combiner voyage et suicide. Au pays des palmarès (les trois meilleures vues, les plus beaux jardins, etc.), il existe aussi un hit-parade des lieux de suicide, comme la forêt d'Aokigahara, où les randonneurs du week-end tombent souvent sur les chaussures laissées par les suicidés avant de quitter le sentier et de disparaître parmi les arbres, ou le mont Mihara, un volcan actif sur l'île d'Izu Ôshima où, autrefois, on pouvait facilement se jeter dans le cratère depuis un point d'observation proche du sommet du cône. Certains parcourent des centaines de kilomètres pour atteindre de tels endroits. Je ne sais pas si Tôjinbô fait partie du top trois, mais une moyenne de 15 personnes et jusqu'à 25 sautent chaque année depuis ses falaises magnifiquement terrifiantes dans une mer déchaînée 21 mètres plus bas.

Dès que je suis descendu du bus et que j'ai emprunté le sentier qui longe la côte, le chant grec des cigales a repris, comme si c'était le bon moment. Comme c'était un jour férié, les touristes grouillaient sur les rochers, appréciant probablement le frisson morbide de faire du commerce sur un endroit dangereux. C'est étrange, quand on y pense, qu'un même endroit puisse susciter des pensées aussi diamétralement opposées : la vie et la mort, le plaisir et la tristesse, l'excitation et la misère.

Tout le monde riait et gloussait d'excitation, les dames criant *"yada yada"* ("pas question que je descende là") tandis que leurs petits amis et maris les poussaient dans les escaliers. Ajoutez à cela une adolescente perchée de façon précaire sur un rocher branlant pendant que son amie la prenait en photo (bientôt sur Instagram !) et un garçon de trois ou quatre ans debout au bord du précipice pendant que son père enregistrait ce moment précieux et je suis resté bouche bée en me demandant ce que ces gens pensaient. Puis j'ai rejoint la file d'attente pour pouvoir prendre mes photos avec diligence.

Toute la zone a été développée comme un lieu touristique avec des promenades, des bateaux de plaisance, des tours d'observation et des rues commerçantes. Inévitablement, les entreprises locales ont capitalisé sur les suicides, les utilisant comme publicité et exploitant leur charme morbide pour attirer les touristes de tout le Japon. Lors d'une visite touristique en bateau, le guide murmure dans le micro que *"je ne devrais pas dire cela, mais Tôjinbô est connu comme un célèbre lieu de suicide." "Il n'y a pas de barrières [en haut de la falaise], alors explorez les lieux à vos risques et périls",* ajoute-t-il d'un ton légèrement malicieux. *"S'il vous arrivait de glisser et de*



Gianni Simone pour Zoom Japon

Chaque année, entre 15 et 25 personnes choisissent les falaises de Tôjinbô pour se suicider.

Gianni Simone pour Zoom Japon



Comme la plupart des sites touristiques, Tôjinbô dispose de rues commerçantes un peu vieillottes.

tomber, dans le pire des cas, vous heurteriez les rochers et tomberiez dans la mer. Alors faites attention où vous posez les pieds. Il est déjà arrivé que des gens tombent." Puis, toujours plus morbide, il explique que *"le taux de réussite des candidats au suicide est de 70 %. Les autres ne font que la moitié du chemin."* C'est une blague, et les touristes ne peuvent réprimer un rire franc.

D'un autre côté, il y a des gens qui essaient activement d'arrêter les suicides. L'une des boutiques de la rue principale est le siège de Kokoro ni Hibiku Bunshû, une association à but non lucratif dont l'objectif principal est d'aider les personnes en détresse afin de les dissuader et de connaître les causes de leur trouble. Elle a été créée en 2004 par SHIGE Yukio, un ancien policier (voir *Zoom Japon* n°58, mars 2016). Les bénévoles de l'association se relaient pour patrouiller sur les sentiers et les falaises de Tôjinbô à la recherche de personnes en difficulté et pour les convaincre de renoncer à leur funeste projet. Ils écoutent leurs préoccupations et tentent de trouver des solutions à leurs problèmes. En presque 20 ans, le groupe de SHIGE a sauvé plus de 700 personnes, dont beaucoup ont vu leur vie bouleversée par la pandémie. Certaines personnes en difficulté sont même autorisées à rester temporairement dans le refuge de l'organisation pendant que le personnel se met en relation avec des organismes publics susceptibles de les aider à plus long terme.

Certaines personnes disent que l'endroit est maudit. Le nom lui-même vient d'un moine bouddhiste extrêmement puissant et maléfique qui vivait dans la ville voisine de Katsuyama. Les autres moines du temple le méprisaient et un jour, ils l'ont invité à faire une excursion sur la côte de Mikuni. Une fois sur place, ils le firent boire et le jetèrent dans les profondeurs de l'océan pour y mourir. Cependant, selon le folklore local, la colère de Tôjinbô a donné lieu à un certain nombre de phénomènes mystérieux, conférant à la région son nom et une réputation controversée.

Mis à part les malédictions, Tôjinbô a beaucoup à offrir en termes de beauté naturelle. La côte rocheuse a été formée par une activité volcanique qui s'est produite il y a environ 12 à 13 millions d'années. La roche volcanique particulière de la région s'est formée lorsque le magma a pénétré dans la couche de roche sédimentaire avant de refroidir et de se solidifier en de superbes colonnes qui ont été progressivement érodées par les vagues s'écrasant sans cesse sur la côte de la mer du Japon.

Une autre caractéristique remarquable de la région est le sentier de randonnée qui longe la côte de Mikuni. Il se situe au sud des falaises. Le chemin est en grande partie recouvert d'une canopée d'arbres mais permet d'apercevoir la mer du Japon à plusieurs reprises. Le long du chemin, les promeneurs sont bercés par le chant des oiseaux, des insectes et des "suspects habituels" (les cigales, bien sûr). Les oiseaux restent à l'abri des regards, cachés quelque part dans l'épaisseur de la forêt, mais des panneaux implantés tout au long du sentier vous diront tout ce que vous voulez savoir sur la flore et la faune locales.

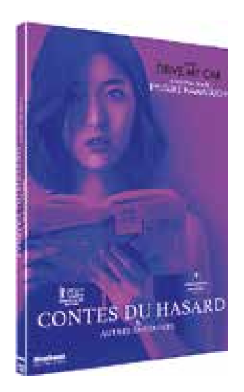
La forêt naturelle de Tôjinbô abrite environ 214 espèces de plantes, dont des pins et des chênes. La région regorge également de petits crabes rouges qui se nourrissent d'animaux morts, de petits poissons, d'insectes et même de plantes. On peut généralement les trouver dans l'herbe près de la zone. Cependant, les soirées chaudes entre juillet et septembre attirent les crabes femelles vers la mer pendant la marée haute pour libérer leurs œufs.

Le sentier est essentiellement plat, mais sur le chemin de Tôjinbô, il présente une légère pente ascendante. A moins d'être un marcheur invétéré, il n'est pas nécessaire de faire les deux trajets. Je vous conseille donc d'aller à Tôjinbô en bus et de revenir à pied. De cette façon, vous éviterez la plupart des montées même si celles-ci sont faciles.

G. S.


LE SAKÉ PÉTILLANT, EN TOUTE SIMPLICITÉ
OPEN
松竹梅白壁蔵
澪
みお
mio
SPARKLING SAKE
松竹梅白壁蔵
SHOCHIKUBAI SHIRAKABEGURA
澪 mio
DISTRIBUÉ PAR
FOOD EX

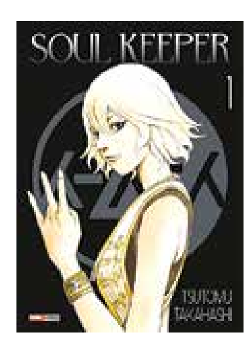
CINÉMA La parole selon Hamaguchi



Après *Drive my car*, le cinéaste a conçu trois histoires qui mettent en avant non seulement son incroyable talent de conteur, mais aussi sa maîtrise d'un cinéma on ne peut plus Rohmérien. En ce sens, Hamaguchi Ryûsuke, chouchou de la critique, démontre si besoin en était qu'il sait donner au langage un environnement cinématographique parfaitement adapté. Un petit bijou à posséder dans sa DVDthèque.

Contes du hasard et autres fantaisies (Gûzen to sôzô) de Hamaguchi *Ryûsuke, avec* Furukawa *Kotone,* Kai *Shôma,* Kawai *Aoba, Diaphana, 20 €.*

MANGA Une perle de Takahashi Tsutomu



Sorti au Japon en 2011, en France en 2016, *Soul Keeper* bénéficie d'une réédition bien méritée. Elle va permettre à une partie du public qui ne connaît pas encore le talent de Takahashi Tsutomu de le découvrir, mais surtout elle offre la possibilité de rappeler que le manga est un excellent média pour sensibiliser les lecteurs à des sujets sérieux. Riyon, fantôme d'une jeune fille plutôt rebelle, se retrouve à protéger le Premier ministre dont les jours sont comptés.

Soul Keeper, de Takahashi *Tsutomu, trad. par Arnaud Takahashi, Panini Manga, 8,29 €.*

LITTÉRATURE Rester vivant jusqu'au bout

Depuis qu'elle a commencé à nous régaler de ses œuvres, Ogawa Ito (voir *Zoom Japon* n°83, septembre 2018) a toujours manifesté l'envie de montrer la face positive des choses quels que soient les événements qui peuvent se produire. Après *Le Restaurant de l'amour retrouvé* ou encore *La République du bonheur*, tous deux publiés chez Picquier, son nouveau roman, *Le Goûter du lion,* va encore plus



loin puisque son héroïne Shizuku, atteinte d'un cancer, choisit de se rendre sur une île de la mer Intérieure pour y vivre pleinement ses derniers moments dans la Maison du lion. Une formidable lecture qui fait, comme souvent avec Ogawa, réfléchir sur le sens de notre propre existence.

*Le Goûter du lion (raion no oyatsu) d'*Ogawa *Ito, trad. par Déborah Pierret-Watanabe, éd. Philippe Picquier, 2022, 19 €.*

Nihongothèque

SORO-KATSU

J'aime me poser seule dans un café, aller au musée seule, voire même voyager de temps en temps seule me fait du bien. Cela m'est aussi naturel d'être seule que d'être accompagnée, et mes amies parisiennes sont pareilles. Néanmoins ce n'est apparemment pas le cas pour toutes les femmes vivant au Japon. Depuis l'année dernière, la série TV intitulée *Soro-katsu Joshi no Susume* [Conseils pour les filles en soro-katsu] encourageant les femmes quadras à sortir seules, a connu un grand succès et, le terme *soro-katsu* est à la mode. Composé de *"soro"* qui se prononce *"solo"* et, *"katsu"*, abréviation de *katsudô* signifiant *"activité"*, cette expression est née, il y a cinq ans environ, pour désigner les activités en solo que les jeunes femmes pratiquaient pour enrichir leur vie de célibataire et donner une dimension positive à leur situation solitaire en attendant de trouver l'âme-sœur. C'est sans doute une des conséquences du phénomène social évoqué par la sociologue Muriel Jolivet dans son entretien à *Zoom Japon* (voir n°99, avril 2019), selon lequel on voit une augmentation exponentielle des "célibataires à vie"au Japon pour diverses raisons telle que la précarité. La tendance est particulièrement forte notamment chez les moins de 40 ans.



Ritsuko Koga pour Zoom Japon

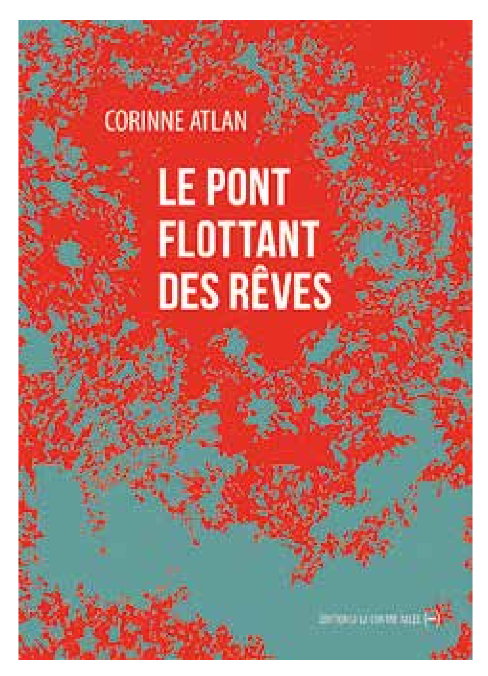
Grâce à la diffusion de la série, sans oublier la pandémie ayant favorisé l'isolement, le *soro-katsu* n'est plus réservé aux célibataires et tout ce qui est solo se développe à grand pas : *soro-meshi* (repas), *soro-karaoke, soro-kyanpu* (camping), etc... Il existe des mots classiques équivalents de "seul" comme *hitori* ou *ohitori-sama* mais, pour mes compatriotes, *soro* sonne plus stylé et moins triste à l'oreille. Cela signifie que de nombreuses Japonaises ont besoin d'un terme "stylé" pour sortir seules sans complexe.
Avec quelques exercices, elles pourront faire un jour leur *soro-Paris, soro-café, soro-champagne* lors d'un *soro-vernissage, soro-voyage* à Lille et une *soro-attente* du TGV qui a 2 h de retard, si elles le souhaitent!

Koga Ritsuko

ESSAI La belle leçon de traduction

Traductrice émérite, Corinne Atlan publie un remarquable ouvrage sur son métier qui ne manque pas d'interpeller.

Pour traduire il faut se laisser traverser. C'est-à-dire, dans un premier temps, ne pas chercher à traduire. Simplement s'ouvrir à un processus de pensée, un imaginaire, un style, tout ce qui fait la singularité d'une œuvre et d'un auteur, et qui passe par cette langue-là". Voilà ce que Corinne Atlan, traductrice émérite de japonais, note dans le formidable ouvrage qu'elle publie aux éditions de La Contre Allée. Il y a près de 20 ans déjà, en 2005, elle avait commis un petit opus intitulé *Entre deux mondes – Traduire la littérature japonaise en français* (Inventaire/Invention) dans lequel elle avait notamment insisté sur *"cette absence de frontière entre rêve et réalité, cette interaction entre intérieur et extérieur, reposant sur l'idée bouddhique que le monde est un reflet qui renvoie chacun à sa réalité intérieure."* Les amoureux de littérature apprécient de lire des ouvrages où les auteurs se racontent afin de pouvoir mieux accéder à la compréhension de leur travail ou mieux appréhender les ressorts de leur œuvre. Ils les apprécient d'autant mieux si les auteurs en question s'expriment dans le même idiome qu'eux ou s'ils maîtrisent eux-mêmes la langue des écrivains. Sans cela, ils doivent s'en remettre au talent des traducteurs qui, grâce à leurs connaissances linguistiques et leur bagage culturel, sont capables de restituer ce que les auteurs ont couché sur le papier. Voilà pourquoi l'ouvrage de Corinne Atlan est si important. Il contribue à découvrir en partie la personnalité de cette grande traductrice et de comprendre ainsi comment elle aborde les œuvres qu'elle a entrepris de rendre en français. *"Il faut aimer*



un texte littéraire, y reconnaître ou y pressentir quelque chose de soi, sinon, comment pourrait-on le lire *véritablement – car le traducteur doit pouvoir lire une œuvre comme un devin lit l'avenir – et comment parviendrait-on à mettre ce texte à portée de compréhension de lecteurs appartenant à une tout autre culture ?",* affirme la première traductrice en français de MURAKAMI Haruki.

Au-delà de "l'amour" que le traducteur peut porter à un texte, Corinne Atlan met en évidence d'autres facteurs tout aussi fondamentaux grâce auxquels on saisit mieux la dynamique de la traduction. *"En partant très jeune pour le Japon, je ne cherchais pas tant à "voyager" qu'à "m'exiler". Je voulais non seulement vivre ailleurs mais, surtout, si possible, être une autre (il va sans dire que je n'ai pas réussi). Ensuite, il restait à me réconcilier avec le lieu d'où je venais. La traduction m'y a aidée. Car elle ne m'a pas seulement servi à ancrer la langue japonaise en moi de manière indélébile, mais également à revenir vers le français, ma langue d'origine",* écrit-elle.

Ces propos permettent à la fois de comprendre le choix du titre de son essai *Le Pont flottant des rêves* et son engagement vicéral à devenir traductrice dans le sens où *"le traducteur ne peut être ce personnage invisible à qui l'on demande de "s'effacer" totalement derrière le texte original".* Car *"la traduction littéraire est une activité de création, davantage liée à la question de la représentation artistique du réel qu'à un savoir académique",* ajoute-t-elle. Dans son remarquable ouvrage, Corinne Atlan en fait la démonstration à plusieurs reprises à travers des exemples concrets grâce auxquels, en tant que simple lecteur, on entrevoit la mécanique sans laquelle un texte étranger le resterait à jamais malgré sa "translation" (comme on dit en anglais) dans notre langue. L'un des plus frappants est celui concernant *Jets de poèmes* de WAGÔ Ryôichi (voir *Zoom Japon* n°14, octobre 2011) dans lequel le poète de Fukushima note sur près d'une demi-page un unique caractère, celui de l'arbre, qu'il répète encore et encore. La traductrice finit par opter pour un calligramme qu'elle construit avec le terme "l'arbre" plutôt "arbre", "un arbre" ou "des arbres" puisqu'il n'y a en japonais ni article ni pluriel. Elle a fait ce choix *"parce qu'en répétant "l'arbre" à l'infini, j'entendais aussi "larmes", tout comme j'entendais un cri de rage impuissante".* Voilà le vrai travail de traduction. Merci Corinne Atlan pour cette belle leçon.

ODAIRA NAMIHEI

Le Pont flottant des rêves, de Corinne Atlan, éd. La Contre Allée, 2022, 16 €. A paraître le 21 octobre.

PROJECTION

RENCONTRE

A la rencontre de NHK WORLD-JAPAN

A la Maison de la culture du Japon à Paris

Petite salle (rez-de-chaussée) et grande salle (niveau -3)
101 bis, quai Jacques Chirac 75015 Paris   Tél. 01 44 37 95 01
Réservation : www.mcjp.fr

Les samedis 1, 22 octobre et 5 novembre 2022

NHK Drama Showcase

Des séries japonaises près de chez vous et sur grand écran

Référence nationale dans le domaine de l'information, la NHK, la chaîne de télévision publique japonaise, est aussi réputée pour ses divers programmes, plus particulièrement ses documentaires reconnus à l'échelle internationale et ses feuilletons grâce auxquels elle s'est bâtie une solide réputation auprès de la population japonaise depuis les années 1950.

Afin de donner l'accès à ces contenus de qualité riches et variés au monde entier, sa section internationale, NHK WORLD-JAPAN , a créé un site Internet accessible en français. (https://www3.nhk.or.jp/nhkworld/fr/ondemand/video/)

Cet automne, elle propose également aux curieux du Japon, des projections sur grand écran avec des sous-titres en français, des documentaires spécialement sélectionnés pour le public français ainsi que ses trois dernières séries les plus applaudies dans l'Archipel.

Le samedi 22 octobre, NHK WORLD-JAPAN invite également les amateurs à assister à une rencontre-discussion avec des invités japonais et français pour mieux comprendre le contexte de la série *Teen Regime* et réfléchir à la possibilité d'une société gérée par la jeunesse.

Programmes présentés en VOSTF

RÉSERVEZ VOTRE PLACE POUR LES SÉANCES DU 22 OCTOBRE

VIA LE SITE WEB DE ZOOM JAPON !

www.zoomjapon.info/res_nhk_221022



espace Japon

Tentez de gagner un goodies de Domo-kun,
mascotte de la chaine NHK, ou un **bon cadeau** permettant de participer à un atelier culturel ou culinaire d'Espace Japon !



En réservant votre place (gratuite) sur le site de Zoom Japon pour assister aux séances de ***Teen Regime*** (14 h) suivie d'une rencontre et/ou de ***Fill in the Blanks*** (16 h 30) accompagnée d'un message vidéo original du romancier Hirano Keiichirô, vous participerez, sur place, au tirage au sort organisé par le magazine.

SAM. 1 OCTOBRE

15 H 98'

3/11 – Le Tsunami

Épisode 1: Les trois premiers jours

Le tsunami de 2011 a été d'une violence inédite comme le rappellent ici les images prises par les habitants. Pourtant, beaucoup se sont mobilisés pour aider les victimes et rechercher les survivants.

Épisode 2: La première année

Après le passage du tsunami en 2011, les survivants, qui avaient tout perdu, ont dû lutter pour tout reconstruire. Beaucoup ont perdu non seulement leur maison, mais également leurs proches et leurs moyens de subsistance.

17 H 30 49'

Éclairer l'avenir : le dernier voyage couture du styliste Nakazato Yuima

Ce documentaire suit pendant six mois le quotidien du créateur Nakazato Yuima qui s'interroge sur l'avenir de la mode dans un monde globalisé.

SAM. 22 OCTOBRE

14 H 100'



Un empereur de 17 ans

Épisodes 1/5 et 2/5

Dans les années 2020, entre stagnation économique et dénatalité, le Premier ministre lance un projet utilisant l'intelligence artificielle



pour sélectionner la nouvelle et jeune élite dirigeante.

https://www3.nhk.or.jp/nhkworld/en/teenregime/

▶La version française en ligne dès le 24/10.

15 H 45 Rencontre

"Le Japon vu par les jeunes"

Cette rencontre a pour ambition de présenter le Japon actuel et de poser un regard sur la gestion du pays à partir du point de vue de la jeunesse avec des temoignages de Japonais.

Modérateur : Claude Leblanc (journaliste à *L'Opinion* et fondateur de *Zoom Japon*)

Message vidéo de Hirano Keiichirô

16 H 30 100'



Compléter les blancs

Épisodes 1/5 et 2/5

Tsuchiya Tetsuo retrouve sa femme et son fils après une absence de trois ans : comme les milliers de suicidés qui viennent de ressusciter à travers tout le Japon, il voudrait reprendre sa vie là où il l'avait laissée. D'après le roman de Hirano Keiichirô.

https://www3.nhk.or.jp/nhkworld/en/drama_blanks/

▶La version française en ligne dès le 24/10.

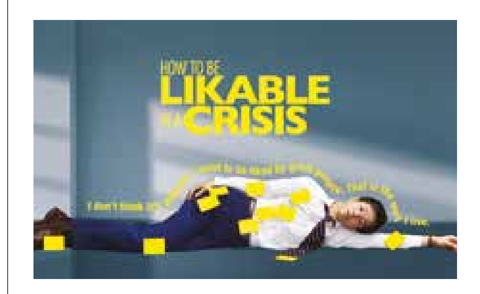
SAM. 5 NOVEMBRE

14 H 250'

Comment se faire apprécier en temps de crise ?

How to be Likable in a Crisis ?

Projection des 5 épisodes.



Kanzaki Makoto s'est toujours efforcé de se faire apprécier de sa hiérarchie dans le travail. Jusqu'au jour où il se trouve impliqué dans une affaire de corruption dans l'université qui vient de le recruter. Une comédie noire, microcosme du Japon contemporain.



Crédits photos : ©JIB



Communiqué

Entretien avec Hirano Keiichirô

"Penser à soi-même et penser à la société sont des choses inséparables"

Inspirée du roman *Compléter les blancs* (trad. par Corinne Atlan, Actes Sud, 2017), la série télévisée *Fill in the Blanks* (*Kûhaku wo Mitashinasai*) a enregistré les meilleures audiences parmi les feuilletons diffusés en VOD sur le site de la chaîne NHK*. Auteur de l'œuvre originale, Hirano Keiichirô revient sur son travail.

Evoquer des personnes décédées qui reviennent à la vie revient à faire de la science-fiction, mais la façon dont vous avez traité le sujet ressemble à la réalité et transforme l'histoire en un drame humain touchant. Pourquoi avez-vous choisi ce thème pour ce roman ?

Il y a plusieurs raisons. Tout d'abord, mon père est mort à l'âge de 36 ans. Je n'avais qu'un an à l'époque, je ne l'ai donc jamais vraiment connu, mais et peut-être à cause de cela, j'ai développé une relation très étroite avec lui, et en grandissant, sa mort m'a toujours accompagné, à tel point que j'ai commencé à croire que je mourrais moi-même au même âge. Bien sûr, c'était une supposition très irrationnelle, mais je ne pouvais pas imaginer être plus vieux que mon père. Ainsi, lorsque j'ai fini par avoir 36 ans, j'ai décidé d'écrire un roman sur la mort pour surmonter cet âge.

Puis, pendant la phase de planification de l'histoire, deux autres événements importants se sont produits : d'une part, plus de 10 000 personnes sont mortes à la suite du tremblement de terre et du tsunami du 11 mars 2011 et, d'autre part, mon premier enfant est né. En un sens, la vie et la mort se sont entremêlées.

À cette époque, je me suis demandé quel était le sentiment le plus fort que les humains éprouvent à l'égard des morts, et j'ai réalisé qu'il se résumait au désir de les rencontrer et de leur parler à nouveau. Par conséquent, même si le cadre est très peu réaliste, je l'ai écrit en m'appuyant sur le désir très vif de vouloir rencontrer les défunts. En ce sens, je trouve que mon travail est en prise avec la réalité.

Vous ne craignez pas d'exprimer votre opinion sur les questions sociales et les difficultés des gens dans la vie, mais j'ai l'impression que dans cette œuvre, vous avez plutôt écrit sur la façon dont ils font face à leur propre moi, ou peut-être "l'autre moi". Cela est-il lié au concept de "*bunjin*" ("dividu", personnalité multiple) que vous avez developpé ?

Dans le roman, il y a effectivement un moment où le terme "dividu" est utilisé et expliqué, mais pour moi, penser à soi-même et penser à la société sont des choses inséparables. C'est parce que, dans de nombreux cas, nous avons tendance à intérioriser les idées qui existent dans la société et à les appliquer à la façon dont nous pensons à nous-mêmes. L'un des principaux thèmes de ce roman est donc

Projection de "*Fill in the Blanks*"
Samedi 22 octobre à 16h30
Avant la séance, ne manquez pas un message vidéo original de Hirano Keiichirô en grand écran.

Réservez votre place via le site web de *Zoom Japon*

la façon dont nous devons nous percevoir. Le suicide est, après tout, un problème fondamental de la façon dont nous traitons notre propre personne. Au Japon, par exemple, lorsque les jeunes terminent leurs études et entrent dans la vie sociale, on leur demande souvent quel genre de personne ils sont et quel genre de travail ils veulent faire. Beaucoup d'entre eux feront le même travail pendant environ 40 ans, à tel point qu'ils finiront par s'identifier à leur profession. Par ailleurs, on nous dit souvent que nous devons toujours être nous-mêmes. La société est pourtant composée de nombreuses personnes différentes, et si nous voulons établir une bonne relation avec ceux qui nous entourent, nous n'avons pas d'autre choix que de devenir différents nous-mêmes en fonction des personnes avec lesquelles nous sommes. C'est ainsi qu'est né le concept de "dividu" : avoir un moi différent pour chaque situation. Malheureusement, la société a tendance à considérer que le fait d'avoir plusieurs personnalités est faux et malhonnête.

Ce concept est particulièrement important lorsqu'on envisage le suicide, qui est un autre thème que j'ai exploré dans mon roman. Pendant la période où j'ai travaillé sur cette histoire, le suicide chez les jeunes est devenu un problème majeur, et même autour de moi quelques personnes se sont données la mort. Pourquoi l'idée du "dividu" est-elle importante dans la réflexion sur le suicide ? Par exemple, je peux avoir des problèmes à l'école, mais être parfaitement heureux à la maison ou avec mes amis. Si je peux me concentrer sur mon "moi heureux", je peux échapper à l'envie de me suicider. Malheureusement, trop de gens se considèrent comme une seule personnalité indissociable, de sorte que s'ils ont des difficultés dans leur entreprise, ce problème finit par affecter toute leur vie. Il n'y a alors aucun moyen d'échapper à sa propre douleur, au point que l'on commence à penser que pour effacer cette douleur, il faut renier tout son être.

A bien des égards, la société japonaise et la société occidentale ont des valeurs, des coutumes et des cultures de travail différentes, et même la façon dont nous voyons la vie et la mort peut être très différente. Aussi comment souhaiteriez-vous que les Français perçoivent votre histoire ?

Nous pouvons trouver à la fois de nombreuses similitudes et différences entre les Japonais et les Français. Après tout, le Japon a importé de nombreuses idées occidentales depuis le XIXe siècle. Aujourd'hui, nous vivons dans un système politique démocratique associé au système économique capitaliste. En particulier, le néolibéralisme afflige les travailleurs du monde entier, et à cet égard, la société japonaise et la société française ont beaucoup en commun. La forme réelle que prend ce problème est peut-être propre à chaque pays, mais nous partageons beaucoup de choses.

Par exemple, avant ce roman, j'ai écrit *La Dernière métamorphose* autour du thème des *hikikomori* japonais. Ce roman a été traduit en français chez Picquier. À l'époque, on disait que la question des *hikikomori* était propre au Japon. Récemment, cependant, il a attiré l'attention en France également. Le suicide, bien sûr, est un problème mondial. Les gens commencent à le comprendre. Je pense que les lecteurs français découvriront ces différences et auront l'occasion de faire des comparaisons.
Ce qui est intéressant, c'est que dix ans se sont écoulés depuis la première publication de ce roman et que, depuis lors, il a continué à se vendre sans interruption. En un sens, il y a maintenant plus de gens que jamais qui peuvent se connecter avec mon histoire et comprendre mon message.

Votre roman a été adapté par la NHK. Qu'en avez-vous pensé ?

Récemment, certaines de mes œuvres ont été adaptées au cinéma. Cependant, comme les films ne durent que deux heures environ, ils doivent monter et simplifier l'histoire. Les séries télévisés, au contraire, peuvent rester plus proches du roman original. A cet égard, je pense que la NHK a fait un très bon travail. Pour être honnête, l'élément de mystère est un peu plus fort que dans l'œuvre originale, surtout dans la première moitié, mais je suppose que ce changement devait créer une attente chez les téléspectateurs. Lorsqu'il s'agit de séries, surtout lorsqu'elles sont réalisées par des diffuseurs commerciaux, l'accent est mis sur le divertissement et les personnages ont tendance à être très stéréotypés et superficiels, mais la NHK a respecté la complexité de l'histoire et a créé un très bon scénario.



HIRANO Keiichirô, auteur de *Compléter les blancs.* © ogata_photo

Le personnage de SAEKI, joué par ABE Sadawo, est effrayant. Pourquoi avez-vous créé un tel personnage ?

Il y a plusieurs raisons, mais ce dont il parle, ce sont les vérités désagréables que la société essaie de cacher. Il existe des valeurs généralement admises auxquelles les gens sont censés adhérer. Si vous vivez selon ces valeurs, on nous dit que tout le monde sera heureux. Bien sûr, la vie réelle n'est pas aussi simple. Vouloir être heureux est un souhait que personne ne peut nier, mais si vous poursuivez ce désir, la vie peut devenir douloureuse. Le bonheur doit-il vraiment être poursuivi comme un tel objectif ? En tant que romancier, j'ai voulu me demander si c'était vraiment le cas.

Propos recueillis par Gianni Simone

*La version française en ligne à partir du 24 octobre.
https://www3.nhk.or.jp/nhkworld/en/drama_blanks/

Résumé du roman *Compéter les blancs* (Ed. Act Sud)
Lorsqu'un homme qui n'avait pas la moindre envie de mourir finit par se suicider, qui est le véritable assassin ? C'est la question que se pose TSUCHIYA Tetsuo quand il rentre chez lui et retrouve sa femme et son fils après trois ans d'absence : comme les milliers de suicidés qui viennent de ressusciter à travers tout le Japon, il voudrait reprendre sa vie là où il l'avait laissée mais, persuadé d'avoir été assassiné, il se lance à la recherche du meurtrier. Un roman subtil et décalé sur la violence de la société japonaise.

PROJET Un "Mura" dans le Gâtinais

Au printemps prochain, ouvrira en Seine-et-Marne un "éco-village" japonais des plus prometteurs.

Depuis quelques années, la compréhension de la cuisine japonaise et l'accès aux ingrédients typiques se sont grandement développés. On trouve de plus en plus de produits japonais de bonne qualité en France. Des Japonais et même des Français se mettent à produire sur le sol français légumes, tofu, saké, *kôji* ou encore *katsuobushi*.

Un nouveau projet prometteur vient de rejoindre le mouvement : *Mura*, un "éco-village" qui ouvrira au printemps prochain à Laval-en-Brie. Il a été conçu par quatre japonaises : Shôji Anna, maraîchère de légumes japonais, Maruyama Maki, responsable de la boutique et salon de thé Jugetsudô Paris, Kobayashi Hiromi, guide touristique et Yoshimura Terumi, consultante en cuisine japonaise. Anna était interprète en Algérie avant de se plonger dans l'agriculture, mais déjà à l'époque, elle rêvait d'avoir un lieu qui permettrait des échanges entre les maraîchers japonais et français. Quant à Maki, elle cherchait à monter un lieu pour transmettre la culture japonaise. Ainsi elles ont fondé une association et ont trouvé une ancienne ferme entourée de forêts.

Anna s'occupe du potager où elle plante en ce moment des *edamame*, *shiso* et autres maïs japonais, tandis que la grande ferme qui comporte de nombreuses pièces est en train d'être rénovée pour accueillir des visiteurs sur plusieurs jours. Les deux femmes ont également prévu de planter des herbes de montagnes japonaises et des champignons *shiitake* afin d'organiser des promenades pendant lesquelles les visiteurs pourront faire des cueillettes et apprendre à cuisiner avec leur récolte. Jamais à court d'idées pour leur futur lieu, Maki souhaite aussi animer des ateliers de dégustation de thés japonais et des cérémonies de thé en plein air. Avec dans un futur proche l'ambition de planter ses propres arbres à thé. Pour financer les travaux, elles ont opté pour le financement participatif, et ont eu la bonne surprise de recevoir de nombreux messages de Français qui proposaient de les aider bénévolement. Charpentier, ingénieur informatique, photographe… Ces amateurs de la culture japonaise sont prêts à apporter chacun leur connaissance pour qu'un tel projet voit le jour.

Anna et Maki sont optimistes sur le fait que leur *"Mura"* (village en japonais) soit bien accueilli. *"Je pense que la pandémie, au lieu de ralentir la réalisation du projet, a renforcé nos convictions. Pour Maki qui est parisienne, l'envie d'être entourée par la nature était forte et dans l'impossibilité de se rendre au Japon, créer un lieu pour transmettre la culture culinaire, l'artisanat japonais et nos savoirs-faire avait beaucoup de sens"*, explique Anna, *"D'ailleurs, le terme japonais* "shinrinyoku", *littéralement "bains de forêt", est utilisé en Europe tel quel. Il doit y avoir a pas mal de Français aujourd'hui qui habitent dans des grandes villes et qui sont assoiffés de contact avec la nature. Je suis sûre qu'ils aimeraient passer un moment apaisant tout en apprenant des choses sur la culture japonaise."* Sekiguchi Ryôko





LA RECETTE DE HARUYO



Kyûri no tsukudani
(Tsukudani de concombre)

PRÉPARATION

01 - Émincer le concombre puis ajouter le sel.



02 - Bien mélanger le sel au concombre, puis laisser dégorger pendant 10 minutes environ en posant un poids dessus.
03 - Bien égoutter.
04 - Couper le gingembre en bâton.
05 - Dans une casserole, faire bouillir le sucre, le vinaigre, la sauce soja, le *mirin* et le gingembre.
06 - Ajouter le concombre puis laisser mijoter à feu moyen.
07 - Une fois que le jus est absorbé, éteindre le feu puis incorporer, selon votre goût, le *shio-kombu* et le *katsuobushi.*
08 - Laisser refroidir puis servir.
Ce tsukudani peut être mangé avec du riz nature comme accompagnement.
Pour relever le goût, on peut ajouter du poivre japonais sanshô *ou du piment* tôgarashi.

INGREDIENTS (pour 4 personnes)

- 500 g de concombre (soit un concombre français)
- 1 cuillère à soupe de sel
- 50 g de gingembre
- 2 cuillères à soupe de sucre
- 2,5 cuillères à soupe de vinaigre de cidre
- 1,5 cuillère à soupe de sauce soja
- 1 cuillère à soupe de *mirin*
- 10 g de *shio-kombu* (*kombu* assaisonné et finement séché et émincé) (facultatif)
- 10 g de *katsuobushi* (bonite séchée) (facultatif)



Kintetsu Railway Company

Dernier né des trains de luxe au Japon, l'Aoniyoshi vous transporte d'Ôsaka à Kyôto en passant par Nara.

Aoniyoshi, le train qu'on n'oublie pas

Circulant entre Ôsaka, Nara et Kyôto, ce nouveau train de croisière allie confort et histoire.

Le Japon est le paradis des amoureux du train. Le choix des trajets est étonnant, de la beauté romantique de la ligne Tadami (voir *Zoom Japon* n°108, mars 2021) qui traverse les montagnes dans le Tôhoku, au train Setouchi Marine View qui longe la côte entre Hiroshima et Onomichi, en passant par les impressionnants trains à grande vitesse qui traversent le pays.

Ces dernières années, on a également assisté à une prolifération de trains touristiques de luxe, véritables hôtels de luxe sur rails. Des wagons futuristes en or champagne du Shiki-Shima à l'élégance du vieux monde du Nanatsuboshi sur l'île de Kyûshû (voir *Zoom Japon* n°41, juin 2014), les trains de luxe nippons vous transportent à travers des paysages spectaculaires tout en vous gâtant avec une cuisine fabuleuse et des équipements luxueux. Au Japon, les trains ne sont pas seulement un moyen rapide de se rendre d'un point A à un point B. Ils sont aussi une occasion irrésistible de créer une nouvelle expérience passionnante. Comme le disait T. S. Eliot, *"c'est le voyage, et non l'arrivée, qui compte"*.

Le dernier né est l'Aoniyoshi Sightseeing Limited Express (www.kintetsu.co.jp/foreign/english/aoniyoshi). Inauguré le 29 avril 2022, ce train luxueux relie Ôsaka, Nara et Kyôto, les trois principales villes de la région du Kansai.

Pour de nombreux visiteurs, Ôsaka n'est pas seulement le point de départ de ce voyage en train, c'est leur premier aperçu du Japon, après leur arrivée au Kansai International, l'aéroport construit sur une île artificielle. Après Tôkyô et Yokohama (voir *Zoom Japon* n°122, juillet-août 2022), c'est la plus grande cité du Japon, célèbre pour son architecture moderne éblouissante, sa vie nocturne animée et sa délicieuse *street-food*, ainsi que pour son château historique.

A l'arrivée de l'Aoniyoshi sur le quai de la gare d'Ôsaka Namba, vous restez bouche bée devant

l'élégance royale des quatre wagons violets du train qui se glisse à vos côtés. *"Le violet était considéré comme une couleur noble même à l'ère Tenpyô (729-749), il a donc été choisi pour créer un sentiment de luxe",* explique SUGIYAMA Masaki, attaché de presse de la Kintetsu Railway Co, la société qui exploite le train. L'écusson doré à l'avant du train représente un *hanakuiidori,* un oiseau mythologique considéré comme un présage de moments heureux. Sur les côtés, des motifs floraux tourbillonnent sur un fond violet.

Le mot Aoniyoshi est un nom poétique pour Nara, mentionné dès le *Man'yôshû,* le plus ancien recueil de poésie japonais, publié en 759. Le nom a été choisi pour *"évoquer la beauté spectaculaire du palais Heijô de Nara",* rappelle le représentant de la compagnie de chemin de fer.

Les quatre voitures de la série 12 200 de l'Aoniyoshi ont été inaugurées en 1969, sous le nom de New Snack Car. Feue la reine Elizabeth II a voyagé dans ce train de Kyôto à Ise en 1975, la première fois qu'un monarque britannique visitait le Japon. Le train New Snack Car a également été utilisé par l'empereur Hirohito et sa famille lors de leurs visites au sanctuaire d'Ise et au sanctuaire de Kashiharajingû à Kashihara, dans la préfecture de Nara. Les wagons ont été entièrement rénovés pour leur nouvelle mission.

Un tel voyage royal convient à la région traversée par le train. Car c'est le cœur du Japon, historiquement connu sous le nom de région de Kinki. Bien que de nombreuses entités aient désormais remplacé le mot Kinki par Kansai, afin d'éviter tout malentendu pour les visiteurs, Kinki est le berceau du Japon, le lieu de naissance du pays et de la culture tels que nous les connaissons aujourd'hui.

Trente minutes seulement après avoir quitté Ôsaka, l'Aoniyoshi arrive à Nara, la ville où tout a commencé il y a 1300 ans. À l'époque, Nara (ou Heijô-kyô, comme on l'appelait alors) était la première véritable ville du Japon, et la capitale du pays de 710 à 784 (voir *Zoom Japon* n°1,



Kintetsu Railway Company

Tout a été pensé pour que les passagers puissent profiter des paysages.



Kintetsu Railway Company

Pour les familles ou les groupes d'amis, de petits compartiments ouverts offrent un confort idéal.

Angeles Marin Cabello pour Zoom Japon

Le fameux Pavillon d'or est au rendez-vous de ceux qui veulent découvrir les sites les plus réputés de l'ancienne capitale impériale.

juin 2010). À cette époque, connue sous le nom de période de Nara, le Japon est devenu un État unifié, et non plus un assemblage de clans.

Bien qu'elle n'ait été capitale que pendant 74 ans, l'héritage de Nara est magnifique. Elle compte huit sites inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco, collectivement connus sous le nom de monuments historiques de l'ancienne Nara. On y recense cinq temples bouddhistes, un sanctuaire shinto, un palais et une forêt vierge. Les bâtiments datent de la période Nara ou même d'avant. Ils comprennent la plus ancienne structure en bois du Japon, le temple Hôryû (voir *Zoom Japon* n°123, septembre 2022), et le plus ancien temple bouddhiste du Japon (le Gangô-ji). Le Tôdai-ji est la plus grande structure en bois du monde et abrite le plus grand Bouddha en bronze du monde, qui mesure quelque 18 mètres de haut.

L'ancien sanctuaire shintoïste Kasuga Taisha est célèbre pour son immense parc où des cerfs semi-apprivoisés se promènent en liberté. La légende raconte que lorsque le puissant clan Fujiwara invita une divinité importante à Nara, celle-ci arriva sur un cerf. Depuis lors, les cerfs sont considérés comme sacrés et autorisés à aller et venir à leur guise.

Cette ancienne splendeur du passé impérial de Nara a inspiré la conception de l'Aoniyoshi. *"Nous voulons que les passagers aient l'impression de voyager dans l'ancienne capitale de Nara dès qu'ils montent dans le train",* assure SUGIYAMA Masaki. *"L'intérieur a été conçu pour évoquer l'image de 'l'harmonie' comme thème principal du train. Des motifs de l'ère Tenpyô, comme ceux que l'on trouve dans les trésors du Shôsô-in (salle*

du trésor du temple Tôdai, qui date de 756), sont disséminés dans le train." En effet, les murs, la moquette et même les lumières sont tous décorés de magnifiques motifs d'oiseaux et de fleurs, associés à l'apogée de Nara en tant que capitale.
La période de Nara a vu le bouddhisme s'épanouir à tous les niveaux de la vie, produisant non seulement de grands temples, mais aussi certains des plus beaux arts, sculptures et monuments d'inspiration bouddhiste du Japon, dont le plus célèbre est le Grand Bouddha, la colossale statue de bronze du Tôdai-ji.
Cette statue est même présente dans le pudding du Grand Bouddha, un dessert semblable à une crème anglaise en vente au comptoir de l'Aoniyoshi dans la voiture 2. Le pot porte une jolie photo du Grand Bouddha, ainsi que le message *"Je vous souhaite d'être toujours souriant".* Vous pouvez également acheter des produits typiques de Nara comme des jus de pomme et d'orange, des bières artisanales et un gâteau au beurre dans une boîte violette, assortie à la couleur du train. Certains de ces produits ne sont disponibles que dans le train. Le design du comptoir de vente, ainsi que le décor des murs qui l'entourent, est également inspiré d'objets provenant du dépôt du Shôsô-in.


Odaira Namihei pour Zoom Japon

A Kyôto, au temple Kiyomizu, on peut faire de belles rencontres.

Dans les voitures 1, 3 et 4, les sièges sont disposés en deux rangées de sièges individuels. Vous n'avez donc pas à vous inquiéter de savoir qui sera assis près de vous. D'un côté, les sièges sont tournés vers l'immense baie vitrée, plutôt que dans le sens de la marche, de sorte que vous pouvez regarder le Japon défiler tout en vous détendant. De l'autre côté, les sièges se font face par deux, idéal pour les couples. Sur la table, une lampe tubulaire diffuse une lueur bleue apaisante.
La voiture 2 comporte des sièges de salon par groupes de quatre autour d'une table. Ils sont séparés de l'allée par des cloisons, coiffées d'arches dorées, *"pour créer un sentiment de luxe et d'intimité."* Dans la voiture 4, il y a même un espace bibliothèque avec des livres sur le voyage que les passagers peuvent feuilleter tout en se relaxant sur le confortable canapé. Et si vous avez peur du coronavirus, toutes les surfaces sont recouvertes d'une finition antibactérienne, afin de réduire le risque d'infection. Le wi-fi gratuit est disponible dans tout le train et les toilettes sont équipées des dernières technologies informatisées, ce qui est l'une des merveilles de la technologie japonaise. *"Nous pensons que l'Aoniyoshi répondra aux besoins des voyageurs de l'ère post-Covid",* estime SUGIYAMA Masaki.
A environ 90 minutes d'Ôsaka, votre voyage de luxe prend fin lorsque l'ensemble violet entre en gare de Kyôto, attirant les regards de tous ceux qui attendent leur train ordinaire sur le quai. Votre voyage est peut-être terminé, mais la magie continue lorsque vous sortez dans les rues de l'ancienne capitale impériale du Japon pendant plus de 1000 ans (794-1868), avec 17 sites inscrits à l'Unesco, des temples et des jardins sublimes, des salons de thé exquis, des geishas et des auberges historiques.
Donc, sur ce point, T. S. Eliot avait tort. Bien sûr, le voyage compte énormément. Mais sur l'Aoniyoshi Express, qui englobe les merveilles ultramodernes d'Ôsaka, la magnificence passée de Nara et la beauté intemporelle de Kyôto, l'arrivée revêt également une importance. En fait, le voyage et l'arrivée ne font qu'un, formant une odyssée inoubliable couvrant 1300 ans d'histoire et de culture.

STEVE JOHN POWELL
& ANGELES MARIN CABELLO

ZOOM JAPON
Publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris
Tél: +33 (0)1 4700 1133
Fax: +33 (0)1 4700 4428
www.zoomjapon.info
courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution.
ISSN : 2108-4483. Imprimé en France
Responsable de la publication : Dan Béraud

Ont participé à ce numéro :
Odaira Namihei, Gabriel Bernard , KOGA Ritsuko, Eric Rechsteiner, Gianni Simone SEKIGUCHI Ryôko, Steve John Powell, Angeles Marin Cabello, MAEDA Haruyo
TAKACHI Yoshiyuki, KASHIO Gaku, TANIGUCHI Takako, MASUKO Miho, ETORI Shôko, Marie-Amélie Pringuey, Marie Varéon (maquette)
Contact publicité : pub@zoomjapon.info

Imprimé sur du papier issu de forêts durablement gérées 100% PEFC sans fibre recyclée fabriqué en Suède.



événements

• **La Faculté de droit de Tours** et le réseau NihonEuropA (composé de juristes japonais et européens) dirigé par le Professeur de droit européen Pierre-Yves Monjal, organise son 5ème Regard croisé les 24 et 25 octobre 2022 sur des questions de droit constitutionnel et de droit économique (accord économique Union européenne-Japon). Ce colloque est libre d'entrée et sera filmé. Pour tout contact (veronique.picard@univ-tours.fr). Les programme du colloque sera disponible sur le site : https://droit.univ-tours.fr

• **A la rencontre de NHK WORLD-JAPAN** Projections à la Maison de la culture du Japon à Paris. Le samedi 22 octobre à 14h "Teen Regime", à 16h30 "Fill in the Blanks". Réservation gratuite via le site de Zoom Japon.

cours

• **Ateliers DESSIN-MANGA** Réalise ton propre manga ! stages intensifs pendant les vacances scolaires. 210€ttc (matériel compris). Attention places limitées. Informations et inscription sur www.espacejapon.com

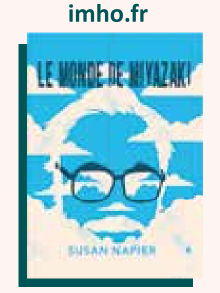
• **Stage intensif de japonais pour débutant en présenteil ou en distanciel** du 15/11/2022 au 16/12/2022 - 20 heures - mar. et ven. 19h-21h - 260€ TTC. Matériel compris. Inscription sur www.espacejapon.com

divers

• **Vente de SAKE** et autres alcools japonais sur toulousesakeclub.com

Club Zoom
Cadeau du mois

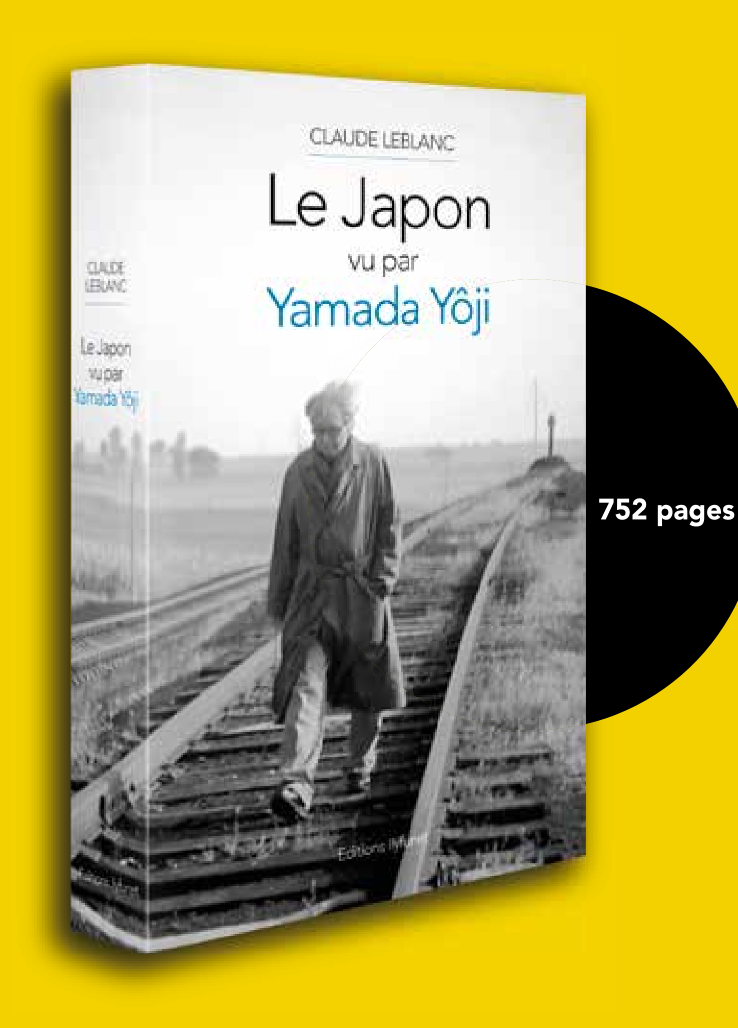
Livre ***LE MONDE DE MIYAZAKI*** de Susan Napie
imho.fr



Paricipaction au tirage au sort :
Envoyez par mail (club@zoomjapon.info) votre numéro d'abonné et la réponse à la question suivante : Quelle ville présentée dans ce numéro vous attire le plus ?
Tous les nouveaux abonnés peuvent participer.
Avant le 31 octobre 2022.

Un livre de Claude Leblanc

Le Japon
vu par
Yamada Yôji



Cinéaste le plus populaire du Japon, auteur de près de 90 films, YAMADA Yôji a construit une œuvre riche et variée autour d'une exploration méthodique de l'âme japonaise dont il a cerné les forces et les faiblesses.

«***Yôji Yamada: la triple démonstration de force de Claude Leblanc***» *L'Opinon*

« ***C'est un"livre Océan". C'est le Japon, tout le Japon.*** » Jean-François Sabouret, directeur de recherche émérite au CNRS

En vente sur zoomjapon.info

13.5 x 3.5 x 21 cm. 28 € TTC
Editions Ilyfunet









SOUTENEZ-NOUS, ABONNEZ-VOUS !

Votre soutien compte
Depuis juin 2010, le mensuel *Zoom Japon* n'a jamais cessé de fournir des informations de qualité gratuitement à ses lécteurs amoureux de l'Archipel. Étant financé entièrement par des revenus publicitaires, sa publication est aujoud'hui en grande difficulté suite à la pandemie ayant durement touché l'économie des annonceurs pentiels. Votre aide permetra au magazine de continuer à exsiter.

28 € / an

Envoi de10 numéros en France.
Pas de publication en janvier et en aout.

Abonnement en ligne : zoomjapon.info

